

Nouvelles fraîches de l'Inostranka

Interview d'Aleksandr Livergant

Que devient la grande revue de littérature étrangère Inostrannaia Literatura [littérature étrangère], la célèbre et ancienne Inostranka qui, depuis 1891, sous des noms divers, a donné accès au lecteur russe (et, soixante-dix ans durant, soviétique) aux nouveautés littéraires venues d'ailleurs, en publiant critiques et textes « dans les meilleures traductions » (souvent, selon l'habitude russe, en prépublication quasi complète) ?

Elle s'est dotée, depuis 2000, d'un secteur éditorial plein de promesses. Nous donnons ici de larges extraits d'un entretien que Aleksandr Livergant, son nouveau rédacteur en chef, a accordé en mai 2008 à la journaliste Elena Kalachnikova.

Aleksandr Livergant est traducteur littéraire chevronné (Swift, Sterne, Chesterton, Priestley, Chandler, Dashiell Hammet), enseignant et chercheur (traduction littéraire) au RGGU (université autonome de lettres et sciences humaines), président de l'association « Maîtres de la traduction littéraire ».

Elena Kalachnikova : *Vous venez d'être nommé rédacteur en chef de Inostrannaia Literatura. La revue tire aujourd'hui à plus de 10 000 exemplaires. Quelles nouvelles ?*

Aleksandr Livergant : Le tirage de la revue, hélas, ne cesse de baisser, même s'il reste supérieur à celui des autres « grosses »¹ revues. Nous bénéficions depuis peu de subsides du Fonds Eltsyne et de l'appui d'une autre fondation qui

1. C'est ainsi qu'on appelle, en Russie, les revues littéraires anciennement établies, qui ont survécu à la fin de l'ère soviétique et qui, depuis toujours, pratiquent la prépublication exhaustive de textes qui sortiront ensuite « en volume ». *Novy Mir* [le Nouveau monde] est la plus connue. [NdT]

s'appelle « La Bibliothèque de Pouchkine ». L'argent du Fonds Eltsyne nous a permis d'augmenter notre tirage de 3 000 exemplaires, que « La Bibliothèque de Pouchkine » se charge de distribuer dans les bibliothèques de Russie. Le Fonds Eltsyne va aussi nous permettre d'éditer une nouvelle collection qui s'appellera « Maîtres de la traduction littéraire ». Chaque volume proposera, en extraits ou en entier, des textes choisis d'un grand traducteur de prose ou de poésie, mort, ou vivant et actif aujourd'hui. De grandes traductrices à partir de plusieurs langues, comme Linetskaïa ou Nora Gal', seront les premières à être publiées. La maison d'éditions travaille main dans la main avec l'association « Maîtres de la traduction littéraire », qui a toujours été très proche de la revue. En fait, nous ne formons qu'un seul groupe, unis par les mêmes objectifs.

La revue essaie de différencier et de multiplier au maximum ses rubriques. Nous sommes seuls en notre genre, et nous devons tenir compte de la pression constante des éditeurs, qui, eux, cherchent la rentabilité à tout prix. Ils ne publient guère que de la littérature de divertissement, des romans ou des biographies. La revue doit prendre en charge le reste (essais, études, poésie, théâtre, genres narratifs courts). Mais nous maintenons, dans chaque numéro, un roman, plus particulièrement destiné à nos abonnés de province, très traditionnels dans leurs préférences.

Des exemples : nous avons une rubrique « Au fond du poème », où nous faisons un « côte-à-côte » de plusieurs versions, de traducteurs différents. Nous en faisons autant pour des fragments en prose. La « Tribune du traducteur » livre des informations sur le métier de traducteur et suit l'actualité professionnelle. Dans la rubrique « Carte Blanche », des écrivains et des essayistes russes connus débattent de littérature russe et étrangère. Les « Lettres de là-bas » donnent la parole à des critiques, des essayistes, des traducteurs qui séjournent ou habitent à l'étranger, et qui informent nos lecteurs sur l'actualité culturelle de tel ou tel pays. La rubrique « L'ami des livres » propose des critiques de ce qui sort à l'étranger et que projetons de publier dans un numéro prochain.

EK : *Où en est votre activité éditoriale ? Quels projets pour votre maison d'éditions ?*

AL : En septembre, pour le Salon du livre de Moscou, nous avons publié une anthologie bilingue de la poésie américaine, avec le double soutien de l'ambassade des États-Unis en Russie et celui de Moscou. Nous envisageons de nous renforcer en faisant alliance avec d'autres maisons d'éditions.

J'accorde beaucoup d'importance aux numéros thématiques « hors-série » de la revue (deux ou trois par an). Nous sortons des numéros par pays, nous avons en projet cette année un numéro « grec » et, pour l'automne, un numéro italien et un québécois. En 2008, nous avons déjà sorti un numéro

Conan Doyle, et nous préparons un numéro intitulé « Comment se vend ce que nous écrivons ? ». Il traite, entre autres, de la relation entre l'écrivain et l'Agence Internet pour la diffusion de masse (SMI).

Nous avons fait entrer au comité éditorial des gens jeunes et actifs. L'un deux, très dynamique et intègre, s'est spécialisé dans l'étude de la vente et de l'achat des droits. Nous essayons de ne pas trop nous ruiner avec les droits. Quand il s'agit d'acquérir ceux d'un livre de Beigbeder, de Houellebecq, de Philip Roth, auprès des ayants droit de Fowles, nous savons que cela excède nos moyens. Nous essayons de négocier avec les agents, à qui il arrive souvent de ne pas répondre, et nous sommes obligés de réduire le contenu du numéro. C'est le cas, en particulier, avec les auteurs et les agents des Etats-Unis. Par exemple, nous sommes en attente de réponses sur un roman de Doktorow, un autre de Cormac McCarthy, un livre de Muriel Spark, qui est morte en 2006. Nous voulions, pour le numéro québécois, donner un essai de Mordechai Richler, dont nous avons publié *Le Monde de Barney*. La réponse s'est fait attendre un an, nous venons juste de la recevoir.

Dans 99 % des cas, c'est aux agents que nous avons affaire. [...] Il arrive que de jeunes écrivains étrangers débutants s'adressent directement à nous, sans passer par cet intermédiaire, et proposent même d'être publiés gratuitement. Ou bien ce sont des traducteurs qui ont une traduction dans leur tiroir et qui servent d'intermédiaires entre l'écrivain et la revue. C'est ainsi que nous avons publié un gros roman d'un auteur cubain qui nous a contactés spontanément. Le livre avait été traduit sans contrat par une traductrice de l'espagnol bien connue, Margarita Bylinkina, la traductrice de *Cent ans de solitude*. Elle a servi d'intermédiaire, et il a tout de même fini par demander des droits.

EK : *Pourquoi tant de difficultés ?*

AL : Pour plusieurs raisons. D'abord, parce que la revue est mal connue à l'étranger. Et surtout, parce que les grosses maisons, Eksmo et AST en tête, achètent très cher tous les droits sur les écrivains connus comme Paulo Coelho ou Frédéric Beigbeder. Il leur arrive de ne pas avoir envie de publier, mais de ne pas vouloir non plus que d'autres publient. Quand ils ont les droits exclusifs, il faut passer par eux, et soit ils refusent, soit ils nous proposent des contrats de cession léonins. Même pour des extraits.

EK : *Pourquoi ne mettez-vous pas la revue en vente dans les kiosques, les supermarchés ?*

AL : C'est un vrai problème. Ces points de vente cherchent la rentabilité, et revendent la revue 200 roubles [NdT : environ 6 €], au lieu des 100 qu'il coûte

si on l'achète directement chez nous. Mais on trouve la revue dans toutes les « bonnes » librairies : au kiosque de la Bibliothèque de Littérature Étrangère, à celui du MGU (université d'État de Moscou), au « Centaure », le magasin du RGGU. Nous savons parfaitement que dire « La revue est en vente à la rédaction, à telle adresse » est une véritable contre publicité. La revue se vend donc surtout par abonnement. Les nouveaux abonnés se recrutent dans les facts, les salons, les présentations, les lectures, et sur Internet. Nous avons en projet une refonte et un enrichissement de notre site. Pour le moment, on peut lire la revue sur le site « Journalny Zal » [salle des périodiques] de Svetlana Silakova.

EK : *Le marché et la demande des lecteurs influent-ils sur vos choix éditoriaux ?*

AL : Comment faire autrement ? Il nous arrive de publier des auteurs que nous jugeons médiocres, juste parce que le lecteur les réclame. Par exemple, si Beigbeder n'était pas si connu, nous n'aurions pas publié des extraits de son avant-dernier livre.

EK : *Pourtant, c'est vous qui l'avez apporté en Russie ?*

AL : Oui, avec *99F*. Mais il n'est pas le seul que nous ayons introduit ici. Il y a aussi García Márquez, Graham Greene, Iris Murdoch, Kafka... A l'époque soviétique, *Inostrannaia Literatura* pouvait, comme vitrine de la vie soviétique, se permettre beaucoup plus que les autres revues. *Novy Mir* n'aurait jamais pu publier *Cent ans de solitude* sans se faire taper durement sur les doigts.

EK : *Existe-t-il des revues étrangères que vous cherchiez à égaler, ou imiter ?*

AL : Non, plus maintenant. Les grandes revues littéraires américaines, qui ont cent cinquante ans d'existence, le *Harper's Magazine*, ou le *Atlantic Monthly*, le *New Yorker*, sortent avec des tirages colossaux, mais ils ne publient presque rien en traduction. Il y avait des revues du type de la nôtre en Pologne et en Hongrie à l'époque soviétique. Je ne sais pas si elles existent encore.

EK : *Qu'est-ce qui, selon vous, a spécialement marqué l'année littéraire ?*

AL : La publication du bref roman de Muriel Spark *Ne pas déranger* dans la traduction de E. Souritz, le passionnant texte autobiographique d'Élias Canetti dans la traduction de la jeune A. Chibarova, qui vit en Allemagne, et un roman de Cormac McCarthy, qui va sortir à la fin de l'année et dont la traductrice fait, elle aussi, ses débuts.

Entretien traduit du russe par Héléne Henry

Cet entretien est reproduit avec l'aimable autorisation du Roussky Journal, quotidien culturel sur Internet – www.russ.ru